

le linguiste et le funambule

REFLEXIONS SUR LA SPECIFICITE ET L'UNIVERSALITE LINGUISTIQUES ET CULTURELLES

Michel LAUNEY

C. N. R. S.

1. Le difficile dialogue du linguiste et de l'ethnologue.

Le thème de ce symposium, et la majeure partie des communications qui y sont présentées, se situent quelque peu en marge des courants actuellement dominants en linguistique. C'est que nous nous sommes placés à ce qui devrait être un point de rencontre, mais où se rencontrent en réalité rarement les chercheurs intéressés par les problèmes de langage.

Tout d'abord, parce que la linguistique, aujourd'hui, se caractérise avant tout par son éparpillement. Il ne doit pas exister beaucoup d'autres disciplines dans lesquelles, sous le même nom et souvent dans les mêmes cadres institutionnels, coexistent des formes de réflexion et des pratiques professionnelles aussi diverses. Par de longs séjours (dans des conditions matérielles souvent difficiles) dans des régions du monde où se parlent des langues encore peu étudiées, par la pédagogie des langues dans l'enseignement primaire ou secondaire, par la connaissance livresque des grands courants théoriques, par l'observation du développement des capacités linguistiques chez l'enfant, par l'élaboration de certains procédés informatiques (en particulier dans la traduction automatique), par certaines façons d'aborder les documents textuels, et par d'autres chemins encore, on rencontre les problèmes de langage,

et on peut légitimement se considérer comme linguiste. Mais il serait abusif de réduire la linguistique à telle ou telle de ces approches, et il est navrant de voir que cette diversité de points de vue provoque effectivement tant d'incompréhensions réciproques.

Ensuite, parce que, depuis tant d'années qu'il y a des linguistes et qui pensent, on ne voit pas encore apparaître en linguistique cette accumulation de données connues de tous et d'interprétations de ces données acceptées par tous, accumulation qui caractérise les sciences adultes. La relation dialectique entre l'observation et la théorisation y fonctionne mal. La linguistique théorique travaille en fait avec une demi-douzaine de langues officielles de grands pays industrialisés (et bien évidemment avant tout sur celle de la plus grande puissance mondiale), et, par méconnaissance de la richesse linguistique de l'humanité, se prive (parfois délibérément) de données qui pourraient constituer autant de tests de validité et d'instruments de progrès. Inversement, les études sur des langues diverses tendent souvent à exagérer la portée des particularités qu'elles croient déceler dans chacune, et tirent en général un profit insuffisant des avancées de la linguistique théorique.

Et cette opposition en nourrit une autre, qui concerne plus particulièrement le présent symposium. C'est que si chaque langue particulière est l'un des représentants du langage, phénomène universel et justifiant une approche spécifique, elle est aussi le véhicule d'une culture particulière. Le malentendu chronique entre linguistes et ethnologues, sur lequel nous reviendrons plus loin, s'ouvre dans cette dualité. Mais nous voyons en tout cas déjà apparaître cette opposition dans la linguistique proprement dite, où peut se trouver posé de manière cruciale le problème de ses documents.

La linguistique théorique a depuis longtemps souligné, et à juste titre, les limites du travail sur corpus ; elle a tiré la plus grande partie de ses progrès de manipulations d'énoncés mis en relation, en observant les modifications entraînées par les variations des paramètres grammaticaux. Mais cette pratique a des limites: on voit parfois des raisonnements fondés sur des énoncés totalement improbables, la langue se réduisant à un miroir des préoccupations des linguistes. Les instruments théoriques deviennent ainsi impraticables pour le linguiste de terrain, puisqu'il sait bien que cette artificialité, qui peut à la rigueur passer inaperçue dans le cadre d'une culture de type occidental, est insupportable dans celui d'une culture dans laquelle la pratique linguistique est profondément liée à un cadre de vie et à un système de croyances et d'organisation sociale. Et il

est possible que même pour l'étude de langues telles que le français et l'anglais, les linguistes en viennent à prendre majoritairement conscience des risques d'un travail sur des formes linguistiques créées *in vitro*, ce que pourrait conduire prochainement à une réhabilitation des études de corpus non sollicités.

Il faut cependant prendre garde à une position radicale, soutenue explicitement ou implicitement par certains ethnologues ou ethnolinguistes : la théorie du reflet de la culture dans la langue, improprement connue comme "hypothèse Sapir-Whorf" (ces auteurs exprimant en effet des opinions beaucoup plus nuancées que celles qu'on leur prête généralement). Il est effectivement tentant de poser une telle relation, mais il n'est pas légitime d'en faire un postulat, et on s'aperçoit vite que si elle existe, elle n'est ni simple ni immédiatement observable. A priori, un linguiste pourrait en effet élever au moins cinq objections.

Première objection : si la culture se reflète dans la langue, que faut-il entendre par reflet ? Il ne s'agit certainement pas d'une notion théorique rigoureuse. Et surtout, qu'entend-on ici par langue ? S'agit-il d'une pratique linguistique, réalisée par un ensemble de textes où s'expriment ceux qui parlent cette langue ? S'agit-il d'un lexique dans lequel apparaît une conceptualisation évidemment liée à une appréhension du monde, qu'il s'agisse de la désignation des éléments du milieu ambiant ou des notions abstraites ou philosophiques ? Ou s'agit-il d'un système morphosyntaxique ? Bien des malentendus entre ethnologues et linguistes viennent de ce que ces derniers privilégient généralement le troisième aspect, marginal dans l'optique des premiers.

Deuxième objection : du point de vue linguistique, la typologie des langues se fonde sur les phénomènes morphosyntaxiques. Mais il est clair dans ce cas que les aires culturelles et les aires linguistiques ne coïncident absolument pas. Deux ethnies géographiquement et culturellement très voisines peuvent parler des langues typologiquement très éloignées (par exemple, au Mexique, le nahuatl, le huastèque, le totonaque-tepehua et l'otomi dans la Huasteca). Inversement, des langues très voisines, voire la même langue, peuvent être parlées par des groupes culturellement très éloignés (par exemple, l'anglais de Londres et celui de l'île Tristan de Cunha).

Troisième objection. Il n'est certes pas déraisonnable de penser que la tradition culturelle dans laquelle s'inscrit la vie d'une société (et particulièrement l'éducation de ses enfants) puisse avoir des aspects linguistiques, et ce peut-être jusque dans les structures morphosyntaxiques. Mais si tel est le cas, pourquoi de

tels effets ne seraient-ils pas produits par des expériences universelles et transculturelles, telles que : nous sommes tous des *homines erecti*, nous avons des mains et des pieds avec cinq doigts ; nous sommes des hommes et des femmes ; nous naissons, grandissons, vieillissons et mourons ; nous vivons dans un monde où se succèdent le jour et la nuit (avec des phases il est vrai variables selon la latitude) ; dans ce monde existe la loi de la pesanteur, de sorte qu'un objet lâché tombe au sol au lieu de rester en l'air ; la lumière s'y propage en principe en ligne droite, de sorte qu'un objet posé par exemple derrière un mur de pierres n'est pas visible (d'où sans doute les dissymétries que l'on peut observer dans tant de langues entre l'expression du dessus et du dessous, du devant et du derrière). Ou encore, certains processus sont réversibles (on peut coudre et découdre) et d'autres non (on peut cuire une viande, mais non la "dé-cuire"). Enfin, il existe certainement des contraintes universelles et transculturelles de la communication (tout comme par delà certaines différences existent des contraintes universelles, par exemple, sur la construction d'édifices, la confection de tissus ou l'alimentation) : elles sont certainement à la base de la catégorie de la personne, présente dans toutes les langues, mais aussi des réseaux de coordonnées énonciatives qui sous-tendent les catégories verbales aspecto-temporelles.

Quatrième objection : la terminologie linguistique est truffée de pièges. Il faudrait une fois pour toutes que ceux qui parlent du langage reconnaissent le caractère purement conventionnel de la métalangue. Par exemple, la forme dite *futur* réfère à un événement passé en français dans *Quelqu'un t'a téléphoné - Ah, ce sera encore Jean* ou en espagnol dans *¿Pero Ud no hablará con serio?* (litt. "Vous ne parlerez pas sérieusement ?", dit à quelqu'un qui vient de tenir des propos surprenants) : ce n'est pas une raison pour en changer la dénomination, mais il serait évidemment erroné de lier systématiquement cette forme à l'expression des événements à venir. La relation posée par Whorf (1956) entre la conception de l'espace-temps chez les Hopi et le système verbal de leur langue, pour séduisante qu'elle paraisse, est viciée à la base. Il l'oppose en effet à une conception soi-disant linéaire et unidimensionnelle du temps en "Européen standard" (notre appréhension du temps est d'ailleurs certainement beaucoup plus complexe, mais c'est un autre problème). Mais le parallèle entre langue et culture s'effondre, puisque, que l'on sache, le verbe anglais n'est pas organisé en trois formes temporelles du présent, passé et futur, et telle n'est pas davantage la situation dans les autres langues germaniques, ni dans le cadre des langues indo-européennes, ni semble-t-il dans aucune autre langue. Les systèmes verbaux d'une part, les systèmes casuels ou prépositionnels d'autre part, ne décrivent pas

directement le temps ou l'espace: ils représentent un réseau conceptuel complexe dans lequel l'expression des données temporelles ou spatiales (au sens extralinguistique de ces termes) n'entre que pour une part, et où prédominent des structures et des opérations strictement linguistiques et fort peu sensibles aux différences culturelles.

Cinquième objection, et peut-être la plus forte. Les formes culturelles sont probablement beaucoup plus diversifiées que les formes linguistiques - en tout cas, que les formes morphosyntaxiques -. Ou plus exactement : pour résoudre leurs problèmes matériels, moraux, sociaux ou spirituels, les groupes humains trouvent des solutions techniques, des coutumes et des formes d'organisation sociale, des créations esthétiques ou métaphysiques beaucoup plus variées que ne le sont les procédés linguistiques répondant aux problèmes de la communication. Si l'on examine comment, dans les langues du monde, s'expriment des notions essentielles telles que l'existence, la possession, l'accomplissement d'un procès, la concession, l'hypothèse, la comparaison (liste volontairement hétérogène et évidemment non exhaustive), on est plutôt frappé par le petit nombre de procédés (parfois deux ou trois, presque toujours moins de la dizaine) qui sont mis en oeuvre. Dans ces conditions, la sélection par une langue de tel ou tel de ces procédés peut fort bien être aléatoire.

Nous devons donc renoncer à la théorie du reflet, au moins sous sa forme la plus radicale ou la plus naïve. Mais il ne ressort pas de nos objections qu'on puisse soutenir la position radicale inverse: la théorie d'une autonomie complète des formes linguistiques. Nous ne pouvons donc aboutir qu'à une position nuancée, probablement difficile à dégager tant les indices sont nombreux et complexes. Il nous semble tout de même raisonnable de considérer que la linguistique peut apporter quelques éléments importants dans ce débat : d'abord, en élaborant une typologie qui définirait l'ampleur, mais aussi les limites de la variété des langues ; ensuite en abordant avec les instruments qui sont les siens - l'analyse morphologique et syntaxique - des corpus sur lesquels peut aussi porter une analyse non linguistique (ethnologique, sociologique, historique ou stylistique). Des convergences ou des divergences peuvent alors apparaître, qui permettent au moins de situer clairement les problèmes. La deuxième partie de cet article traitera de quelques points isolés sur lesquels la linguistique peut servir aux travaux des ethnologues ou des historiens du monde aztèque.

2. Quelques apports linguistiques à la connaissance de la culture aztèque.

2.1 Les contre-exemples.

2.1.1. Analyse morphologique et phonologique.

Le linguiste est souvent amené, à son corps défendant, à une attitude négative (et peu gratifiante) de redresseur de torts. Mais c'est après tout son devoir de rappeler qu'une langue doit être respectée en tant que telle, avec ses formes et ses règles, et qu'on n'a pas le droit de tirer des conclusions même séduisantes de faits inexacts. Dans le cas du nahuatl, langue des Aztèques, la tradition historique travaille essentiellement sur des textes rédigés au XVI^e siècle dans une orthographe défectueuse, qui ne note en particulier ni l'opposition entre voyelles longues et voyelles brèves, ni l'occlusion glottale dite *saltillo*. Ce fait est connu et devrait inciter à la prudence. Mais un certain nombre de rapprochements étymologiques fantaisistes deviennent impardonnables quand deux types de documents annexes pourraient les éviter : d'une part, les remarquables grammaires de Carochi (1645) et Aldama y Guevara (1754), qui utilisent une graphie phonologique satisfaisante¹ ; d'autre part, le témoignage des dialectes modernes, dont la plupart présentent une occlusion ou une friction correspondant au saltillo, et opposent des voyelles longues et brèves (en ajoutant souvent des différences de timbre aux différences de quantité).

Par exemple, on ne peut pas rapprocher les deux mots écrits <maceoalli>² "homme du peuple" et "état de grâce atteint par l'observation des rites religieux", respectivement /māsēwalli/ et /maʔsēwalli/. Les pronoms dits emphatiques <neotl>, <teotl>, <yeotl> (respectivement de 1^o, 2^o et 3^o personne) ont une structure phonologique /neʔwāλ/, /teʔwāλ/, /yeʔwāλ/, et ne sont donc certainement pas des dérivés de <eotl> "peau" (/ēwāλ/)

Dans les noms de peuples comme <olmecatl> (/ōl-mēkaλ) "Olmèque", la finale <-mecatl> qui a un /ē/ long est sans rapport avec le nom <mecatl> (/mekaλ) "corde, lignée", qui a un /e/ bref : il s'agit simplement d'une dénomination des habitants d'un lieu dont le nom se termine en /-mān/, tout comme /-tēkaλ/ désigne les habitants d'un lieu dont le nom se termine en /-λān/³

¹ C'est la graphie carochienne qui est à la base des notations utilisées, avec quelques variantes de détail, par Swadesh (1966), Andrews (1975) et moi-même (1979), (1980).

² <> note ici une graphie traditionnelle; dans l'interprétation phonologique (notée entre barres obliques), /ʔ/ note l'occlusion glottale et /λ/ l'affriquée latérale traditionnellement écrite <tl>.

³ /λ/ est issu de /t/ devant /a/, cf. Whorf (1937).

(cf. /as-tēkaλ/ "Aztlèque" vs. /as-λān/ "Aztlan, lieu d'origine mythique des Aztèques").

Le mot qui désigne les produits de la récolte, <tonacaiotl>, n'a aucun rapport avec <tonacaio> "notre chair" (/to-naka-yo/, où /to-/ est le préfixe possessif de 1° p.pl., /-naka-/ est le radical nominal "chair, corps", et /yo/ un suffixe "abstrait" qui marque ici une possession inaliénable⁴). Il n'y a en effet pas un seul exemple de coexistence entre un préfixe possessif et le suffixe nominal dit "absolu" /λ/. La bonne segmentation de <tonacaiotl> est en réalité /tōna-kā-yō-λ/, dérivé abstrait d'un type très courant⁵ du verbe /tōna/ qui désigne l'action du soleil, à la fois sous la forme de la chaleur et sous celle de la fructification (cf. l'emploi métaphorique de **tōna** dans le sens "prospérer, avoir des enfants").

On pourrait ainsi multiplier les exemples d'errements dus à une mauvaise analyse phonologique ou morphologique, et qui pourraient être évitées par une collaboration confiante entre spécialistes de diverses disciplines (que favoriserait certainement une plus grande osmose institutionnelle) ; tout comme pourraient être évités, bien entendu, les errements des linguistes dans l'identification de certaines notions⁶.

2.1.2. Sur le sens des morphèmes: le "possesseur" et autres "dueños".

Aux erreurs factuelles peuvent s'ajouter des aberrations dues à une confiance aveugle dans la métalangue. Je ne citerai ici qu'un exemple très révélateur, celui de l'étonnement de Bart Mc Dowell, qui, dans un article d'*American Geographer* (1980)⁷, livre à la sagacité de ses lecteurs ce curieux paradoxe :

"Dans cette société guerrière et machiste [qu'était la civilisation aztèque], le mot pour épouse était propriétaire d'homme (*owner of man*)".

⁴ La réalité est un peu plus compliquée, mais peu importe ici.

⁵ Dans la dérivation en /-kā-yō-λ/, /-λ/ est le suffixe nominal "absolu", /-yō-/ est une variante de /-yo-/; sur /-kā-/, cf. Launey (1977) et (1979).

⁶ L'auteur de ces lignes n'est certainement pas irréprochable dans la reconnaissance de certaines espèces animales ou végétales (Launey (1980)).

⁷ Il est inutile que les touristes nord-américains en mal d'exotisme se précipitent à San Miguel Tzinacapan pour y voir la personne que cet auteur appelle si élégamment la "sorcière" et dont il donne si finement l'adresse exacte : doña Rufina Manzano nous a quittés en 1983, et c'est une perte irremplaçable pour la tradition culturelle de la Sierra de Puebla.

Laissons de côté le problème du machisme, qui me semble pourtant un qualificatif très peu approprié à la tradition aztèque. Voyons simplement comment à propos du mot **oquich-huâ**⁸ (/okičwaʔ/), dérivé du radical nominal /okič-/ "homme (de sexe masculin, latin *vir*)", Mc Dowell tombe dans un double piège : celui de la structure linguistique et celui de la tradition terminologique.

Structure linguistique d'abord. Le nahuatl est une langue où les prédicats nominaux se construisent comme les prédicats verbaux. L'habitude est donc prise depuis les premières études de la période coloniale de traduire un prédicat nominal nahuatl par un nom précédé en espagnol de *ser*, en français de *être*. On a donc :

(1a) **n-ēhua, t-ēhua, (ø)-ēhua** "je pars, tu pars, il/elle part"

(1b) **n-oquich-tli**⁹, **t-oquich-tli, (ø)-oquich-tli** "je suis (un) homme, tu es (un) homme, il est homme/c'est un homme"

Le dérivé **oquich-huâ** ayant des propriétés nominales et non verbales¹⁰, les grammaires traditionnelles et leurs lecteurs naïfs tendent à aligner la traduction sur (1b), à la fois par la structure nominale ("propriétaire d'homme") et par l'apparition de la copule, ce qui donne quelque chose comme :

(1c) **n-oquich-huâ, t-oquich-huâ, (ø)-oquich-huâ** "je suis, tu es, elle est propriétaire d'homme"

Mais - et c'est le deuxième piège - il faut maintenant examiner le suffixe **-huâ** (/waʔ/), qui a une variante **-ê** (/eʔ/), la répartition entre ces deux variantes étant sans importance ici¹¹, Mc Dowell se place bien dans la tradition établie par Carochi (1645), qui écrit :

"Les noms en **-ê** et en **-huâ**... signifient maître (*dueño*) et possesseur (*poseedor*) de la chose signifiée par le nom [i.e.: par le radical nominal]".

⁸ Nous donnerons désormais la plus grande partie des exemples en "graphie carochienne normalisée" (cf, note 1), qui n'est qu'une amélioration de la graphie traditionnelle, fondée sur celle de l'espagnol. Les principales conventions sont les suivantes: /k/ est noté **qu** devant **e** et **i**, **c** ailleurs; /s/ est noté **c** devant **e** et **i**, **z** ailleurs; /š/ est noté **x**; /č/ est noté **ch**; /c/ est noté **tz**; /w/ et /k^w/ sont notés, respectivement **hu-** et **cu-** en début de syllabe, **-uh** et **-uc** en fin de syllabe; l'occlusion glottale /ʔ/ (*saltillo*) est notée par un accent sur la voyelle précédente, circonflexe en fin de mot, grave ailleurs.

⁹ **-tli** (/li/) est une variante de **-tl** (/li/), suffixe "absolu".

¹⁰ La principale est qu'il ne porte pas les catégories aspecto-temporelles; mais il y en a quelques autres: en particulier, il peut apparaître avec un préfixe possessif et être vocativisé, cf. Launey (1984).

¹¹ V. Launey (1979) p. 102.

Cette traduction, qui pourrait à la rigueur convenir pour **mīl-ê** "possesseur de champs" ou **āxcā-huâ** "possesseur de richesses", devient évidemment très maladroite lorsqu'il s'agit de relations sociales ou familiales, parmi lesquelles **oquich-huâ**, mais aussi **cihuā-huâ** "possesseur de femme", **nān-ê** "possesseur de mère", etc., ou encore de parties du corps comme **icx-ê** "possesseur de pieds", **yaqu-ê** "possesseur de nez", etc. Et même dans les premiers exemples, les traductions prédicatives par copule + nom sont souvent très mal venues, p. ex. celle de Garibay (1940) d'un passage du *Codex de Florence*, Livre XII :

(2) **Àmo ni-tlāl-ê, àmo ni-mīl-ê ...In chācatl ca (ø-)mīl-ê, ca (ø-)tlāl-ê**
 "Je (**ni-**, variante préconsonantique de **n-**) ne suis pas (**àmo**, négation) propriétaire de terres, je ne suis pas propriétaire de champs... Le Chalca (habitant de Chalco), en revanche (**ca**, particule assertive), est propriétaire de champs, est propriétaire de terres" (*No soy dueño de tierras, no soy dueño de sementeras... El Chalca es dueño de sementeras, es dueño de tierras*)

Ce que ne disent pas les grammaires traditionnelles, c'est que le nahuatl manque tout autant d'un verbe avoir que d'un verbe être, et que la manière la plus courante d'exprimer la relation marquée en français par *avoir* ou en espagnol par *tener* est précisément d'utiliser ces noms dérivés en **-ê** et **-huâ**. La bonne traduction de (2) est donc simplement "Je n'ai pas de terres, je n'ai pas de champs...", et une approximation plus correcte de **oquich-huâ** serait "pourvue d'homme", "ayant un homme" (et là encore, il faudra traduire (1c) par "j'ai un homme", etc.).

La relation de possession qui apparaît dans (2) n'est qu'un effet sémantique possible d'une relation abstraite, dont la constante doit être cherchée dans la manière de poser deux termes l'un par rapport à l'autre, et qui supporte des interprétations variables selon les propriétés respectives de ces deux termes : possession, mais aussi relation de parenté, relation de partie à tout, relation locative, ou relation actancielle¹², si les termes mis en relation sont un procès et un participant à ce procès. Deux langues aussi éloignées que le français et le nahuatl manifestent sur ce point un parallèle remarquable : en l'occurrence, entre le français *avoir* et le suffixe nahuatl /k/ qui, en dépit des apparences, est présent dans /-waʔ/ et /-eʔ/¹³, et qu'on retrouve aussi dans les verbes au futur et au

¹² Au sens de Tesnière (1959) : les actants d'un verbe en sont le sujet et le ou les compléments d'objet.

¹³ V. la démonstration (qu'il serait trop long de reproduire ici) dans Launey (1977).

parfait (cf. en français *je chanter-ai* qui remonte comme on le sait à *cantare habeo*, et *j'ai chanté*). Mais un tel parallèle se retrouve encore avec d'autres langues sans relation ni avec le français ni avec le nahuatl : on a donc manifestement affaire à un phénomène transculturel et proprement linguistique.

Il est clair alors que la notion de possesseur doit, ou être écartée comme trop marquée sémantiquement, ou, si elle est retenue, n'être acceptée que comme métaphorique et conventionnelle. Sans quoi on tombe dans la mystification terminologique, comme risque de nous y inciter la notion de "maître (ou : possesseur) du procès" (*dueño del proceso*), dans laquelle Bruce (1968) et d'autres croient déceler une originalité suprême des langues maya, mais qui se révèle n'être qu'une relation de type ergatif, comme celle qui est marquée précisément en basque par l'auxiliaire du "avoir"¹⁴.

2.2 Où la morphosyntaxe rejoint l'ethnohistoire.

Le linguiste a donc le devoir de rappeler que les langues marquent aussi des relations et des opérations abstraites et transculturelles ; et il est en droit de valoriser cet aspect de leur fonctionnement. Mais la même attention portée aux données linguistiques, qui fait s'écrouler des hypothèses erronées, peut aussi faire apparaître des phénomènes mal étudiés, qui confirment, voire enrichissent les connaissances qu'on peut avoir par ailleurs de tel ou tel aspect d'une culture. Nous n'en citerons que trois exemples, toujours en nahuatl.

2.2.1. Le monde humain : /*tlālticpac*/

Tous ceux qui ont un peu étudié la civilisation aztèque savent que le monde dans lequel évoluent les humains y est désigné par la forme locative **tlālticpac**, que l'on traduit généralement par "sur (la) terre". Cette forme se décompose /*tlāl-ti-kpac*/, où /*tlāl-*/ est le radical nominal "terre" (qu'on retrouve dans **tlāl-ê**, ex.(2)), /*-ti-*/ un suffixe d'origine peu claire qui semble avoir synchroniquement un rôle purement morphophonologique de transition, et /*-kpac*/ le suffixe qui nous intéresse ici.

C'est qu'en effet "sur la terre", dans le sens banal où la terre est conçue comme une surface (par exemple, la terre ferme opposée à l'eau), se dit non **tlāl-**

¹⁴ Pour une approche plus perspicace, v. Craig (1977).

ti-cpac, mais **tlāl-pan**. Dans ce dernier mot, /-pan/ est un suffixe employé pour marquer une situation par rapport à une surface¹⁵ :

- (3) **petla-pan** "sur la natte"; **te-pan** "sur la pierre"; **a-pan** "sur (la) surface de) l'eau"; **xāl-pan** "sur le sable", etc.

Le suffixe /(-ti)-kpak/, en revanche, est clairement utilisé pour référer à un sommet ou à une arête¹⁶ :

- (4) **tepē-ti-cpac** "au sommet de la montagne"; **cuauh-ti-cpac** "en haut de l'arbre", etc.

Il faut évidemment prêter quelque attention à la présence de /-kpak/ plutôt que de /-pan/ dans la désignation du monde humain. Et ce d'autant plus que ce fait morphologique est abondamment confirmé par les jugements ou commentaires sur le sens de la vie qui apparaissent dans le Codex de Florence :

- (5) **Āyaxcān₁ in nemōhua₂ tlālticpac₃: nipa tlani₄, nipa tlani₄** "Il est difficile₁ de vivre₂ sur terre₃ : d'un côté (ça va) vers le bas, de l'autre (ça va) vers le bas₄"¹⁷

- (6) **Tlachichiquilco₁ in tihu₂, in tinem₃ tlālticpac₄: nipa centlani₅, nipa centlani₅. In tlā nipa xiyāuh₆, in tlā nocē nipa xiyāuh₆, ōmpa tonhuetziz₇: zan tlanepantlā₈ in huilōhua₉, in nemōhua₉** "C'est sur une arête, que nous allons₂, que nous vivons (ou: que nous marchons, v. plus loin)₃ sur terre₄ : d'un côté (ça tombe) très bas, de l'autre (ça tombe) très bas₅. Si tu vas d'un côté, ou si tu vas de l'autre₆, tu y tomberas₇ : c'est seulement au milieu₈ que l'on va, que l'on marche₉"

- (7) **Auh in tlālticpac₁ ca tlaalāhua₂, ca tlapetzcahui₃** "Et sur terre₁ c'est savonneux₂, c'est glissant₃"

La vie sur terre s'apparente ainsi à un exercice de corde raide au milieu de dangers d'anéantissement (ici : sous la forme de la chute). Cette conception cadre assez bien avec ce qu'on peut savoir par ailleurs de la morale aztèque. Mais elle confirme aussi certaines analyses de leurs conceptions cosmiques :

¹⁵ On le trouve aussi pour marquer des relations adessives ou allatives (localisation sans intériorisation, par rapport à un localisateur considéré comme ponctuel), temporelles ou métaphoriques, dont nous ne parlerons pas ici.

¹⁶ Il est possible que /-kpak/ soit une forme locative du radical nominal /ikpa-/ "fil".

¹⁷ Pour des raisons de place, nous ne pratiquerons pas la décomposition morphème à morphème des exemples, sauf quand cela s'avèrera nécessaire à notre analyse. Nous nous contenterons d'indiquer les syntagmes dans le texte original et la traduction, et de traduire le plus littéralement possible.

voir en particulier ce que Soustelle (1979) et López Austin (1980) disent du "centre" du monde, écartelé entre les directions des points cardinaux, simple point de rencontre sans dimensions propres. Enfin, elle peut aider à comprendre le va-et-vient sémantique entre le vocabulaire de la vie et celui des relations spatiales¹⁸.

2.2.2. Les actions exemplaires des grands ancêtres.

Le verbe signifiant "aller" est l'un des deux verbes irréguliers du nahuatl. Il est construit en effet sur deux radicaux, /-yā-/ et /-wi-/, ce dernier ayant une variante /-w/. Au présent, le singulier **yāuh** (/yā-w/) fait apparaître les deux radicaux, le pluriel **huî** (/wi-ʔ/ où /-ʔ/ est le suffixe de pluriel) seulement le second.

Ce verbe fait partie d'une douzaine de verbes de position ou de mouvement qui sont utilisés comme auxiliaires: en l'occurrence, sous la forme d'un suffixe qui a au singulier la forme /-ti-w/ (écrite ici **-tiuh**, où /-ti-/ est un morphème de liaison sans valeur sémantique claire, cf. 2.2.1.), au pluriel la forme /-ti-wiʔ/ (écrite **-tihuî**). On a ainsi des composés signifiant "(s'en) aller en V-ant", par exemple :

(8) **ni-chōca-ti-uh** "je (m'en) vais en pleurant"; **ti-chōca-tihuî** "nous (nous en) allons en pleurant"¹⁹

Ce verbe auxiliaire reçoit les marques aspecto-temporelles, et en particulier peut être mis à la forme de parfait-aoriste (sur laquelle nous reviendrons plus loin), qui est au singulier /-yaʔ/, au pluriel /-yaʔ-k-eʔ/ :

(9) **ni-chōca-ti-yâ** "je (m'en) suis allé en pleurant", **ti-chōcati-yà-qu-ê** "nous (nous en) sommes allés en pleurant"

Tel est ce que nous pourrions appeler l'emploi banal de cet auxiliaire. Mais il en est un autre plus curieux, et à notre connaissance jamais relevé: celui où l'on en a le présent, mais où la seule traduction possible dans une langue

¹⁸ Le plus représentatif dans ce domaine est le verbe **nemi**, qu'on trouve dans les exemples (5) et (6), et qu'on doit traduire selon les cas par "marcher", "habiter", "vivre", "ne faire que..." (en emploi auxiliaire, v. plus loin 2.2.2.), et parfois "penser", v. Toumi (1984).

¹⁹ Dans certains cas, la valeur est plus inchoative que progressive ("s'en aller après s'être mis à..."). Le suffixe complexe /-ti-w/ ne doit pas être confondu avec /tīw/, qui marque l'inaccompli "extroverse" signifiant "aller (pour) faire quelque chose". L'homographie <-tiuh> des deux suffixes est compensée par le fait qu'ils ne provoquent pas les mêmes accidents phonologiques sur le verbe radical. Ainsi, les deux premiers verbes de l'exemple (10) ont la structure /k-īmakas-tiwi-ʔ/, /aʔ-k-on-nek-ti-wi-ʔ/; avec la forme extroverse, on aurait /k-īmakasi-tīw-iʔ/, /aʔ-k-on-neki-tīw-iʔ/ (écrit **quimacacitīhuî**, à **connequitīhuî**).

comme le français doit se faire par un passé composé, auquel on peut le plus souvent associer un adverbe marquant une permanence, comme "toujours", "à jamais", "de toute éternité":

- (10) **Quīmacaz-ti-huî₁, àconnec-ti-huî₂ in huēhuetquê₃, ilamatquê₄, in quitlaelitz-ti-huî₅** "Les anciens₃, les anciennes₄ les ont toujours craintes₁, les ont toujours repoussées₂, ils les ont regardées avec surpris₅" (il s'agit des plantes hallucinogènes)
- (11) **In huēhuetquê₁, in āquìquê tlatlālì-ti-huî₂, quitōcāyōtìquê₃ cihuātlampa₄ in ōmpa calaqui tōnatiuh₅** "Les anciens₁, qui ont établi (nos traditions)₂, ont appelé₃ lieu des femmes₄ l'endroit où se couche le soleil₅"
- (12) **Ca ōquimmopolhuî₁, ca ōquimmotlātilì₂ in totēucyo₃ in totēchīuhcāhuān₄, in huel huehuetquê₅, in huel ilamatquê₆ mochīuh-ti-huî₇, in huèhuēyi pochōtl, āhuēhuētl₈ mochīuhti-huî₉**, "Notre seigneur (Tezcatlipoca)₃ a fait disparaître₁, a caché₂ nos ascendants₄, qui ont rempli le rôle₇ d'authentiques anciens₅, d'authentiques anciennes₆, qui ont rempli (à jamais) le rôle₉ de grands fromagers, de grands cyprès (métaphore de la protection bienveillante)₈"
- (13) **Anca₁ yèhuātl in₂ in quitēnēuh-ti-huî₃ in tlàtōquè₄** "Alors₁ c'est bien cela₂, ce qu'avaient dit₃ les rois₄" (Discours fait à Cortez par Moctezuma, qui pensait voir se réaliser la prophétie du retour de Quetzalcoatl)
- (14) **Camo iuh₁ nen-ti-huî₂ in mitzcāuh-ti-huî₃ in huēhuetquê₄** "Ce n'est pas ainsi₁ qu'ont vécu₂ les anciens₄ qui t'ont laissé₃"

On voit que cette forme apparaît dans le style solennel ou sentencieux. Mais elle y introduit des valeurs aspectuelles et modales particulières, puisque d'une part elle s'y trouve concurrencée par le parfait-aoriste ordinaire ((11) : **quitōcāyōtìquê** "ils l'ont appelé"; (12): **ōquimmopolhuî, ōquimmotlātilì** "il les a fait disparaître, il les a cachés"), et que d'autre part elle semble soumise à de très fortes restrictions sur le type de sujet : comme on le voit dans les exemples (et c'est vrai aussi de ses autres occurrences dans le corpus), elle ne peut

apparaître que si le sujet est in **huēhuetquē** "les anciens" (éventuellement associé à in **ilamatquē** "les anciennes"), soit in **tlàtòquē** "les souverains"²⁰.

Nous sommes donc en présence d'un complexe de données culturelles et linguistiques. Sur le plan culturel, les anciens et les souverains partagent une double caractéristique : ce sont évidemment les personnes auxquelles est dû un respect particulier, mais surtout, leur succession et leur renouvellement dans les rôles qu'ils remplissent sont toujours assurés. C'est ce que marque grammaticalement le pluriel défini (on ne trouve jamais cette forme avec les mêmes noms au singulier) : nous sommes bien dans la perspective d'un temps cyclique, si bien ancré dans les civilisations méso-américaines.

Mais le fait qu'il s'agisse d'une vérité générale perpétuellement renouvelée peut sans doute rendre compte de l'utilisation du présent, mais il ne suffit pas à expliquer celle de l'auxiliaire *aller*.

Nous devons faire appel à des éléments d'une théorie de l'aspect verbal, dont les spécialistes voudront bien nous pardonner le caractère trivial.

C'est que dans (10)-(14), on aura peut-être reconnu la valeur gnomique, expression sentencieuse de la vérité générale, qui est l'une des valeurs dites aoristiques, du nom de la forme traditionnellement appelée aoriste dans les grammaires du grec ancien. Quand il existe de manière autonome, l'aoriste est caractérisé essentiellement de manière négative : il s'oppose en effet à la fois à l'imperfectif, qui envisage un procès en déroulement, et au parfait, qui marque un procès achevé et prend généralement une valeur résultative. Avec l'aoriste, le point de vue n'est ni intérieur ni extérieur au déroulement du procès, il se confond avec le procès lui-même²¹.

Ce principe peut produire plusieurs effets, dont le plus courant est la ponctualisation, qui présente globalement l'ensemble du déroulement du procès, même si l'extension temporelle de ce dernier est explicitement marquée²², et qui est particulièrement approprié à l'expression des événements dans le récit. Une

²⁰ En fait, il y en a un autre cas: celui de la désignation du soleil, **tōna-ti-uh**, litt. "il/(celui) qui va en faisant de la chaleur et de la lumière (**tōna**)". Mais ce cas va dans le même sens : il partage les mêmes propriétés (déférence due au sujet, caractère cyclique et éternel du procès), et le raisonnement qui suit peut s'y appliquer.

²¹ Voir entre autres Benveniste (1959), Fuchs et Léonard (1979), Culioli (1980).

²² C'est pourquoi on a en français *Louis XIV régna* (et non **régnaît*) *72 ans* (ou: *...de 1643 à 1715*), source courante d'erreurs de la part d'anglophones qui ont appris que l'imparfait était "duratif"! En exprimant les limites du procès, on le présente dans son intégralité, de sorte qu'on ne peut plus se placer ni dedans ni dehors. Sur les propriétés aoristiques prononcées du passé simple français, v. Benveniste (1959).

autre est paradoxalement la valeur gnomique, puisqu'elle correspond à une abolition des limites temporelles du procès, de sorte que là encore l'opposition entre le dedans et le dehors disparaît.

Dans certaines langues existe une forme spécifique capable d'assumer ces valeurs. Dans d'autres, elles se trouvent réparties sur d'autres formes aspectuelles. Généralement, une forme dite *perfectif* peut regrouper le parfait et l'aoriste ponctuel du récit, tandis que le présent imperfectif sert aussi à l'expression des vérités intemporelles. C'est bien le cas en nahuatl avec, d'une part, le parfait-aoriste, et, d'autre part, le présent²³.

Dans le cas qui nous intéresse ici et qui, compte tenu des conditions très restrictives dans lesquelles il se présente, pourrait être qualifié de "valeur gnomique forte", l'auxiliaire *aller* doit représenter l'occupation intégrale d'un cursus temporel par un même procès : il y a un cheminement à travers lequel c'est toujours la même chose qui se passe, et c'est toujours la même chose qu'on peut en dire. A l'opposé polaire dans les valeurs aoristiques, c'est peut-être le même procédé qui explique une tournure à première vue si étonnante (et si exceptionnelle dans les langues romanes et même indo-européennes) en catalan : l'utilisation de l'auxiliaire *aller* comme passé de récit.

2.2.3. La place de l'homme dans l'ordre des choses.

Le nahuatl exprime de plusieurs manières l'opposition entre actants (v. note (12)) humains et non-humains. La plus connue est l'existence de deux préfixes objets indéfinis, /-tē-/ "quelqu'un, des gens, les autres" et /-la-/ "quelque chose, des choses":

(15) **ni-tē-nōnōtza** "j'admoneste (quelqu'un, des gens)"; **ni-tē-māma** "je porte quelqu'un sur mon dos"

(16) **ni-tla-cua** "je mange (quelque chose)"; **ni-tla-māma** "je porte quelque chose sur mon dos"

Il y en a une autre, moins systématique. Le nahuatl connaît à la fois des tournures passives (marquées le plus souvent par un suffixe /-lo/) et des

²³ Le parfait-aoriste connaît bien sûr des différenciations secondaires, de type plutôt parfait ou plutôt aoriste; d'autre part, la vérité générale peut aussi être exprimée par l'éventuel (marqué par /-ni/), qui réfère à une classe d'événements et a par ailleurs des emplois modaux. Ces points ne seront pas développés ici, non plus que le problème classique (mais non épuisé) de l'aspect dans les langues slaves, ou la comparaison entre les emplois respectifs du présent et du passé composé en français, en espagnol ibérique et en espagnol américain.

tournures réfléchies (marquées par un préfixe objet qui à la 3^o personne est /-mo-/²⁴), qui peuvent avoir un sens passif. Le plus souvent, le passif est employé si son sujet est humain, et le réfléchi s'il est non-humain:

- (17) **(ø-)māma-lo** "on le porte sur le dos", "il est porté sur le dos" (en parlant d'une personne); **moch (ø-)mo-māna-ya** "tout se portait (/ya/, imparfait) sur le dos"
- (18) **Ti-tēnēhua-lo** "On parle de toi", litt. "tu es mentionné"; **(ø-)mo-tēnēhua** "On en parle", litt. "ça se mentionne"
- (19) **(ø-)tlazòtla-lo in Pedro** "On aime Pierre", "Pierre est aimé";
(ø-)mo-tlazòtla in teōcuitlatl "On aime l'or", litt. "l'or s'aime"

Le sujet du passif comme celui du réfléchi est ce qu'en grammaire dite moderne on appelle l'"objet profond", promu en fonction sujet après l'effacement du "sujet profond" (on ne dit pas qui "fait l'action")²⁵. Nous ne développerons pas les raisons qui font que cet effacement peut entraîner deux constructions verbales différentes : il suffira ici de reconnaître qu'elles existent et qu'elles ne sont pas employées indifféremment. Mais la répartition qui apparaît dans (17)-(19) connaît un certain nombre de contre-exemples. D'abord - mais ce fait ne mérite sans doute pas un long commentaire -, l'usage du passif quand son sujet renvoie à un élément naturel anthropomorphisé ou divinisé :

- (20) **Cua-lo₁ in tōnatiuh₂** "Le soleil₂ est mangé₁" (c.-à-d.: il y a une éclipse de soleil)

Beaucoup plus intéressante est l'utilisation systématique du réfléchi lorsque le sujet est humain, mais qu'il est question d'un rite, d'une coutume, d'une pratique sociale :

- (21) **...āc yèhuātl cihuātzintli₁ in m(o)-ìtlani-z₂** "...quelle est la femme₁ à qui l'on va faire (-z : marque de futur) la demande (litt. "qui va se demander")₂"
- (22) **... in ic₁ cē acâ₂ mo-temō-z₃, mo-tlātlauhtīz₄ tīcītl₅** "... afin que₁ l'on cherche ("se cherche")₃, que l'on prie ("se prie"), quelque₂ sage-femme, (pour l'accouchement)"
- (23) **Iuh₁ m(o)-āltiâ₂ in māmaltin₃** "C'est ainsi₁ que l'on baigne ("se baignent")₂ les prisonniers₃" (la traduction par un réfléchi français

²⁴ Il est inutile de détailler ici les allomorphes de ces deux affixes.

²⁵ Voir une interprétation en termes relationnels dans Launey (1981).

serait inappropriée : il s'agit du bain rituel effectué par les vainqueurs)

(24) **Mo-tēuc-tītlani** "C'est un envoyé royal", litt. "Il s'envoie (**tītlani**) par le seigneur (**tēuc-**)"

Ces données peuvent suggérer pour l'opposition passif/réfléchi une interprétation différente de celle proposée plus haut. Dans (21)-(24), les événements ne sont pas envisagés du point de vue d'une de leurs occurrences particulières, mais du point de vue de leur répétitivité en diverses occasions de la vie sociale. D'autre part, comme cela arrive souvent, de la répétition peut sortir la modalité nécessaire ou la modalité déontique (si cela se passe ainsi à chaque fois, c'est qu'il ne peut ou ne doit pas en être autrement). Or ces effets aspectuels et modaux se retrouvent dans d'autres langues (dont le français) où le réfléchi peut être utilisé comme substitut de passif, et c'est peut-être à leur compte, et non à celui des propriétés du sujet, qu'il faudrait aussi porter les oppositions (17)-(19).

Sans nier l'existence de ces effets, il faut cependant aller plus loin. D'abord, l'examen des contextes dans lesquels apparaissent les formes comme (17)-(19) ne laisse pas toujours voir clairement les oppositions aspectuelles ou modales qu'on voudrait y trouver. En particulier, l'emploi du réfléchi à sens passif est beaucoup plus développé en français qu'en nahuatl: même si dans certains cas on peut trouver un passif à sujet non-humain pour référer à un événement marquant ou exemplaire, le nahuatl est une langue dans laquelle on peut dire sans contraintes particulières *la viande s'est mangée* (ou *la viande se mange* dans le sens "quelqu'un est en train de manger la viande"). Ensuite et surtout, on retrouve dans les mêmes types de contextes que (21)-(24) un traitement non-humain des objets indéfinis humains, le préfixe /- λ a-/ apparaissant là où l'on attendait /-tē-/.

(25) **Mochipa₁ ōmentin₂ in tla-tlātlauhtiâ₃, in tla-tlāpaloâ₄** "Ils sont toujours₁ deux₂, ceux qui font les prières (litt. "prient des choses")₃ et les salutations (litt. "saluent des choses")₄"

(26) **Ic₁ tla-nōnōtzayâ₂ huēhuetquê₃** "C'est ainsi₁ que les anciens₃ enseignaient ("admonestaien des choses")₂"

(27) **Tla-chōctia, tla-tlaōcoltia** "C'est lamentable, c'est désolant" (litt. "ça fait pleurer des choses, ça fait se lamenter des choses" -il s'agit de la mort en couches-)

Quelles que soient les raisons strictement aspectuelles ou modales qui peuvent entraîner le choix du réfléchi plutôt que du passif, on ne voit pas pourquoi elles joueraient ici, où la différence n'est pas morphosyntaxique (changement dans l'orientation du verbe), mais simplement morphologique (substitution d'un préfixe à un autre). On a donc en fait, là encore, un complexe de données qui jouent, non seulement au niveau de la voix verbale, mais aussi au niveau des propriétés des actants.

Il serait certainement simpliste de poser que dans tous ces exemples l'humain est "déshumanisé" et traité comme non-humain. En fait, il semble bien que dans l'opposition humain/non-humain, manifestée entre autres par le couple /-tē-/ ~ /-λa-/, le non-humain joue le rôle de terme non-marqué, qui apparaît²⁶, soit quand l'opposition ne joue pas (peu importe si c'est humain ou non-humain), soit quand il y a une généralisation au-delà de l'opposition humain/non-humain (humain et non-humain confondus). Cette neutralisation marque un domaine où se confondent l'ordre des choses et l'ordre social, norme contraignante dans laquelle les individus agissent moins en tant que tels qu'en tant que représentants de rôles au sein du corps social ; et leurs actions, même si elles se présentent comme des événements particuliers, s'inscrivent dans cet ordre. Ainsi se rejoignent, d'une part, la neutralisation de l'opposition humain/non-humain et, d'autre part, les paramètres aspectuels ("ça se fait comme toujours") et modaux ("ça se fait comme le veut la tradition") que nous évoquions plus haut. Et ces données morphosyntaxiques rejoignent elles-mêmes ce qu'on peut savoir de la rigidité de l'intégration sociale dans la morale collective aztèque, qui rejette les excès et les déviations.

3. Pour une nouvelle conception de l'interdisciplinarité

Les exemples cités en 2.2. ne sont cités et a fortiori commentés dans aucune grammaire, bien que certaines (et en particulier celle du Carochi) soient excellentes. Ils apparaissent en prime au linguiste qui, désireux de comprendre la relation entre le langage et les langues diverses, cherche à observer le fonctionnement de telle ou telle de ces dernières à travers les productions spontanées de ses locuteurs. Et dans cette parole s'inscrivent bien entendu, et de manière indissoluble, les structures du langage manifestées (de manière universelle ou spécifique) dans cette langue particulière, et l'expression d'un

²⁶ C'est d'ailleurs la définition du terme non-marqué d'une opposition.

complexe de conceptions, de coutumes et de pratiques qui forment une civilisation.

Le souhaitable échange interdisciplinaire a alors des effets inattendus et prometteurs : c'est que la démarche de l'ethnologue ou de l'historien peut enseigner des choses au linguiste sur la langue elle-même, et qu'en retour, le linguiste peut révéler à l'ethnologue et à l'historien des points de culture ou d'histoire. Les malentendus issus de la dualité constitutive de chaque langue peuvent alors se transformer en enrichissement, si l'on prend certaines précautions. Il faut probablement que chacun admette que n'est pas nécessairement linguistique toute discipline qui à un moment donné rencontre le langage sur son chemin, et que ni les linguistes ni les autres ne doivent rien abandonner de leur problématique et de leur méthode spécifiques. En contrepartie, on pourrait admettre que la linguistique ne représente après tout qu'un point de vue sur le langage: cette idée n'a rien d'humiliant et lui laisse ouvert un champ d'investigation qui est encore loin d'être épuisé, et où l'attendent encore peut-être des découvertes étonnantes sur la nature humaine elle-même. Il faudra, bien sûr, de la bonne volonté et de la confiance mutuelle - mais ici les qualités des chercheurs s'effacent devant les qualités des personnes -.

BIBLIOGRAPHIE

- ALDAMA Y GUEVARA, J.A. (1754): *Arte de la lengua mexicana*, Mexico.
- ANDREWS, J.R. (1975): *Introduction to Classical Nahuatl*, University of Texas Press, Austin and London.
- BENVENISTE, E. (1959): "Les relations de temps dans le verbe français", *B.S.L.* LIV, fasc. 1.
- BRUCE, R.D. (1968): *Gramática del lacandón*, INAH, Mexico.
- CAROCHI, H. (1645): *Arte de la lengua mexicana*, Mexico.
- CRAIG, C.G. (1977): *The structure of Jacaltec*, University of Texas Press, Austin and London.
- CULIOLI, A. (1980): "Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives: l'aoristique", *Actes du Colloque sur la notion d'aspect*, Metz.

- Florentine Codex*, traduction et notes par A.J.O. ANDERSON et C.E. DIBBLE, 12 vol., University of Utah Press.
- FUCHS, C. et LEONARD, A.M. (1979): *Vers une théorie des aspects*, Mouton, Paris, La Haye; New York.
- GARIBAY, A.M. (1940): *Llave del Náhuatl*, Porrúa, Mexico.
- LAUNEY, M. (1977): "Le pluriel transcatégoriel /-ke?/ en nahuatl, *Amérindia* n°2, 19-45, A.E.A., Paris.
- (1979): *Introduction à la langue et à la littérature aztèques*, T. 1 (Grammaire), L'Harmattan, Paris.
- (1980): *Introduction à la langue et à la littérature aztèques*, T. 2 (Littérature), L'Harmattan, Paris.
- (1981): "Une interprétation linguistique des schémas relationnels", *Amérindia* n° 6, 17-58, A.E.A., Paris.
- (1984): "Fonctions et catégories dans l'opposition verbo-nominale: l'exemple du nahuatl", *Modèles linguistiques*, T. VI, fasc. 1, 133-148, Presses Universitaires de Lille.
- LOPEZ AUSTIN, A. (1980): *Cuerpo humano e ideología*, UNAM, Mexico.
- Mc DOWELL, B. (1980): "The Aztecs", *National Geographic*, Dec. 1980, 714-751.
- SOUSTELLE, J. (1979): *L'Univers des Aztèques*, Hermann, Paris.
- SWADESH, M. et SANCHO, M. (1960): *Los mil elementos del mexicano clásico*, UNAM, Mexico.
- TESNIERE, L. (1959): *Eléments de syntaxe structurale*, Klincksieck, Paris.
- TOUMI, S. (1984): "Y rester ou s'en sortir: l'espace notionnel dans le dialecte nahuatl de Tzinacapan", *Amérindia* n° 9, 25-47, A.E.A., Paris.
- WHORF, B. L. (1937): "The origin of Aztec tl", *American Anthropologist* 39, 265-274.
- WHORF, B.L. (1956): *Language, Thought and Reality*, MIT Press, Cambridge, Mass.